



RAPHAEL DE BENOY POUR LA VIE



**ILS ONT
OSÉ
L'ARTISANAT**

VALERIE TEPPE/HANS LUCAS POUR LA VIE

Ils ont entre 20 et 35 ans. Chaumier, brodeuse, gantier ou peintre en lettres, ils n'ont pas hésité à tout quitter pour travailler de leurs mains et suivre leur voie. Grâce à eux, des métiers anciens retrouvent une nouvelle jeunesse.

Assise en lotus, Jessica Sirot brode depuis chez elle, à Saint-Brévin sur la côte Atlantique, près de Pornic. « Je suis brodeuse, ça existe encore ! C'est un vieux métier, mais pas ringard. On me dit que ce que je fais est très original. Je ne propose que des bijoux dessinés puis brodés à la main. » Cette mère célibataire de 34 ans a lâché un emploi pour le statut d'artisan. « Je brode depuis que j'ai 9 ans. C'est ma grand-mère qui m'a appris tout ce que je sais », raconte cette jeune Parque qui réinvente les travaux d'aiguilles.

Des gestes d'hier

À peine lancée, elle gagne le Prix des jeunes créateurs 2018 au Salon de la création des métiers d'art de Nantes avec sa technique très ancienne, le *blackwork*. « J'adorais mon travail d'avant. Mais là, je fais ce que j'aime ! C'est la première fois que je me sens à ma place. »

Direction Nantes. Sur un établi, Thomas Brac de la Perrière, lui, tatoue le métal. Le graveur miniaturise un dragon japonisant. À chaque coup d'outil, il retire une poussière d'acier. Le travail fini, la finesse de la gravure impressionne : un bestiaire fantastique, digne de la mafia yakuza, ondule sur le boîtier d'une montre. « Ça modernise beaucoup mon métier, se félicite l'artisan qui compte déjà 10 ans d'expérience. La

gravure main, c'est de la microsculpture, un métier vieux comme le monde, mais absolument méconnu en France. Je voulais un métier avec un vrai savoir-faire, ça me plaisait de faire des gammes et de perfectionner le geste. Je m'annonce comme graveur, mais au fond je suis un designer qui utilise la gravure comme moyen d'expression. »

La patte graphique de cet oiseau rare a son poinçon à Nantes (thomasbrac.com). Après 11 ans d'apprentissage chez des patrons à Paris et à Genève, le créatif se sent mûr. Il vient de s'installer dans un atelier partagé et lorgne le Graal. « Meilleur ouvrier de France, ça se tente ! », lance le jeune créateur d'entreprise avec panache.

Dans la rue principale de Saint-Joachim, petite commune du parc naturel régional de Brière, près de Guérande, une vitrine insolite attire l'œil. Maëlenn Mézac est parurière florale et transforme la cire en... fleurs d'oranger. Cette couturière de formation a remis la main sur des gabarits et des emporte-pièces chinés qui lui permettent de reconstituer les gestes des ouvrières d'hier. « Je ramollis la cire à la bougie, j'utilise une machine à pédale et tout le reste, c'est à la main. » Ses parures défieront les années et se transmettront de génération en génération, espère-t-elle (lesfleursdemaëlenn.com). Dans la solitude de son atelier, elle aime « apprendre à prendre le temps ».

Jessica, Thomas, Maëlenn... tous trois ont la petite trentaine. Cette nouvelle génération offre un coup de jeune à de vieux métiers. Leur activité redonne vie à des territoires et des savoir-faire oubliés. La France compte plus de 38000 entreprises métiers d'art répertoriées sur le site de l'Institut national des métiers d'art (Inma). Le grand public a rendez-vous avec ces vocations atypiques lors des Journées européennes des métiers d'art, qui ont lieu cette année du 1^{er} au 7 avril. « Signatures de territoires », ces néo-artisans ont de l'or au bout des doigts. Ils domptent et transforment terre, verre, bois ou cuir avec une dextérité patiemment exercée.

« La matière parle. Elle vibre. Quand elle est travaillée pendant des heures pour être transformée en objet, en luminaire ou en meuble, elle porte avec elle l'amour et la patience de l'artisan », souligne Raphaëlle de Panafieu, qui a repris la maison d'éventails parisiens Duvelleroy. « Pour ressusciter les éventails de haute façon, nous avons fait appel à des artisans brodeurs, plumassiers, plisseurs. Moi qui sortais de Sciences Po, j'ai appris à parler leur langage. Chaque métier a ses mots. Rencontre après rencontre, les artisans d'art m'ont apporté bien plus que des broderies ou des décors de plumes : des leçons de vie », témoigne cette auteure de *The Craft Project*, une série de podcasts dédiés aux artisans d'art.

Une nouvelle mouvance

Le retour des vocations manuelles signe un changement d'époque. « L'artisanat, c'était pour moi la fierté d'acquiescer un savoir-faire inscrit dans le dur », déchiffre Pierre. Après des études de gestion, ce passionné de graffiti s'établit peintre en lettres, un métier découvert en Amérique latine. Il a glané le b.a.-ba de ce savoir-faire oublié en échangeant avec des peintres américains, en remettant la main sur de vieux livres, se perfectionnant de chantier en chantier. « On fait partie malgré nous d'une nouvelle mouvance, souligne l'artisan au pinceau. Par rapport aux générations précédentes, les métiers se sont vidés de sens. Nous voulons faire un boulot qui nous plaît et dans lequel on maîtrise le processus de A à Z. » C'est ce qu'observe l'essayiste Jean-Laurent Cassely, auteur de *la Révolte des premiers de la classe. Métiers à la con, quête de sens et reconversions urbaines* (Arkhê, 2017) :



VALÉRIE TEPPE/HANS LUCAS POUR LA VIE



« Pérenniser et évoluer »

» « L'entreprise familiale serait morte si on ne l'avait pas reprise avec mon frère. Nous désirions pérenniser ce que notre père avait créé. Il nous a transmis la méthode dite "limousine du lien de paille", un savoir-faire ancestral typique de chez nous en haute Corrèze. On a fait évoluer cette méthode de pose traditionnelle avec des outils nouveaux. On est attachés à ce que ce métier se perpétue et qu'il évolue, car chaume, seigle ou roseau sont des matériaux isolants et de surcroît naturels. À ce titre, notre entreprise est RGE, "responsable Grenelle de l'environnement", ce qui ouvre à des crédits d'impôt. Notre clientèle va des particuliers aux monuments historiques. On voit du pays ! Ce métier, c'est beaucoup de déplacements. Il ne faut pas avoir le vertige, et il faut être agile de ses mains. Ça nous correspond bien... Le chaume, c'est un état d'esprit. »

ARTHUR KLAVUN, 27 ANS, MONESTIER-PORT-DIEU (19), CHAUMIER.COM

« Exerger un métier manuel prend une nouvelle forme de prestige au sein d'une économie en pleine transformation digitale dans laquelle tout le monde manipule des infos et tape sur un clavier mais où nul n'a l'impression de produire quoi que ce soit d'utile, ni même de tangible. » Une autre tête pensante fait vrombir le savoir-faire manuel. Dans *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, l'universitaire américain Matthew B. Crawford démontre qu'un job manuel peut se révéler bien plus captivant d'un point de vue intellectuel que tous les nouveaux emplois de l'« économie du savoir ». L'intello travaillait lui-même dans un think tank en vue à Washington. Au bout de quelques mois, déprimé, Crawford démissionne pour ouvrir... un atelier de réparation de motos. Il met les mains dans le cambouis et retrouve un sens à sa vie. Chez les 15-30 ans, le bonheur au travail est

devenu l'un des critères principaux. Les jeunes sont attirés par l'impact des métiers sur la vie quotidienne d'autrui. Selon l'Assemblée permanente des chambres de métiers et de l'artisanat (APCMA), 85 %

d'entre eux veulent exercer « un métier utile à la société et à son fonctionnement ». Les compagnons du devoir proposent plus d'une trentaine de formations à cette avant-garde manuelle qui ne se cantonne pas au





« Embellir la ville dans le plaisir du détail »

» « Je suis heureuse de vivre de quelque chose que je fais de mes mains. J'aime beaucoup dessiner ces lettrages. On a l'impression d'embellir la ville dans le plaisir du détail. Peintre en lettres, c'est un vieux métier disparu en France. Avec Pierre, on l'a découvert sur le tard en Argentine. Là-bas, c'est encore très fort. Un jour, on a eu l'opportunité de faire des ardoises dans une boulangerie, puis on a fait l'enseigne. On a ensuite été contactés pour une fresque, et ça s'est enchaîné. On vient de terminer une enseigne pour un restaurant italien à Paris. Pour le dessin des lettres, on s'est inspirés d'un vieux lettrage vénitien. Plus les mois passent, plus on a de chantiers. On bosse pas mal, mais on aimerait bosser plus. Vivre de cette activité reste à prouver. »

MARLÈNE ET PIERRE, 29 ANS, PARIS, LETTRES PEINTES (LALETTERIE.COM)

RAPHAËL DE BENOY POUR LA VIE

conservatoire des traditions. Les jeunes artisans réinterprètent et réécrivent les codes des métiers qu'ils reprennent en main. Ils s'installent en coworking, se servent d'Instagram comme vitrine, jouent avec l'innovation.

Un peu de poésie

Par quel enchantement peut-on prendre de tels risques, quitter le confort des métiers rémunérateurs ? « Quand on est fier de ce qu'on fait, ça se sent et ça se voit ! » répond Marlène, 29 ans, un pinceau à réserve à la main, perchée sur son échelle. La jeune peintre en lettres à la Letterie (laletterie.com), était fatiguée de ses journées passées derrière l'écran de son précédent emploi. Elle avait envie de se mettre à son compte, de mener sa barque, de tout gérer, même s'il n'est pas facile d'être indépendante (lire encadré p. 65). Dans la même veine, Marie, 33 ans, a lâché un job dans l'industrie du luxe qui la menait en Suisse et à Shanghai. Il y a

un an, le brin de femme a arrosé son talent de toujours : « J'ai toujours aimé travailler de mes mains, la nature, les fleurs. » Elle obtient un CAP fleuriste. Change de vase. Et lance en 2017 l'Atelier aimer (atelier-aimer.fr). Cette reconversion lui correspond totalement. « Je suis dans mon élément, les choses se font naturellement, je ne me prends pas la tête », raconte-t-elle depuis son atelier, où ses doigts de fée inventent des compositions sur mesure. « Je travaille beaucoup plus et je gagne

beaucoup moins... sauf que je n'ai plus l'impression de travailler, juste de me faire plaisir et d'apporter un peu de poésie et de beauté à ma petite échelle. »

Un avenir sur mesure

Il réconcilie le geste et la pensée, il reconnecte l'esprit à la matière. Benoît Goupil est « fier de partir d'un bloc pour arriver à une pièce finie ». En cote bleue, le tourneur-fraiseur façonne des pièces pour un constructeur de gros matériel agricole. Il est 7h45. Un petit jour laiteux filtre par les fenêtres de l'atelier de mécanique générale où un centre d'usinage trois axes tourne plein pot. Tournant le dos au salariat, le jeune mécanicien a pris la responsabilité de la SARL Goupil à Belgeard, en Mayenne.

Ces reconversions manuelles ne se comptent plus sur les doigts de la main. Magali Perruchini dépile une ribambelle de « parcours fait main » dans *Nouveaux Artisans* (Eyrolles, 2018), un livre plein de grâce et d'inspiration. Parmi ces 25 portraits de

néo-artisans parisiens, le jeune Nicolas Julhès trinque, accoudé à un alambic. Cet alchimiste des temps modernes a déjà créé une soixantaine de recettes de spiritueux, de la vodka au gin en passant par le rhum et le brandy dans 20 m² situés en plein X^e arrondissement. La distillerie de Paris travaille

avec un alambic Holstein fabriqué sur mesure. Nicolas Julhès a recréé la première microdistillerie légale depuis l'interdiction des « machines à souler » qui avait signé la fin des distilleries parisiennes au début du siècle dernier. Le distillateur ne revendique pas un savoir-faire ancestral. Ce qui l'intéresse, c'est « l'exploration de nouvelles saveurs ». Après lui, une barbière, un boulanger, un plumassier prennent la pose. Cette enquête illustre le renouveau de l'artisanat et la noblesse des métiers manuels, vecteurs d'humanité autant que d'humilité.

En effet, le succès de la filière néo-artisanale déplace les critères de la réussite professionnelle et économique. « L'industrialisation nous fait croire que tout doit être bon marché, fabriqué pour rien. Ce "pour rien" considère comme rien le travailleur qui s'active », alerte Pierre-Yves Gomez, auteur d'*Intelligence du travail* (Desclee de Brouwer, 2016). D'un revers de main, les nouveaux artisans se taillent un avenir sur mesure. « Nous, on apprendra toute notre vie, imagine Marlène, de la Letterie. On s'améliore petit à petit. Un métier d'artisan, c'est une évolution constante et c'est vivant. »

Alliant le geste et la pensée, le local et l'hyperconnecté, l'authentique et le sens commercial, l'artisanat est un état d'esprit, un art de vivre, une philosophie. Sans les écrans opacifiants des *reportings* et des ratios, l'artisan sait répondre aux questions « à quoi je sers ? » et « à quoi ça sert ? », les deux indicateurs élémentaires du sens au travail. C'est pourquoi ces virtuoses se sentent heureux malgré la charge de travail, leurs responsabilités et l'obligation d'être au top. **MAGALI MICHEL**

La première entreprise de France

» **COMPOSÉ ESSENTIELLEMENT DE PETITES ENTREPRISES**, le secteur de l'artisanat est un géant économique. Sous cette bannière, il y a quatre grandes familles : l'alimentation, le bâtiment, la production et les services, regroupant plus de 510 activités, des plus traditionnelles (maçonnerie, menuiserie, boucherie...) aux plus modernes (microélectronique, son et image, génie climatique...) aux services (mécanique, coiffure, confection...) et à la création artistique (céramique, bijouterie, arts graphiques, décoration). De nouveaux métiers se développent en outre avec l'apparition de matériaux, de technologies ou de moyens de communication. Les métiers liés à l'éco-construction, à l'isolation ou au retraitement des déchets sont ainsi en plein essor. Une plateforme permet de s'informer sur ces filières.

www.choisirtartisanat.fr/metiers

TROIS QUESTIONS À...
MAGALI PERRUCHINI,
rédactrice et photographe



« L'artisanat porte des valeurs »

Magali Perruchini, 35 ans, est l'auteure de *Nouveaux Artisans. Portrait d'une génération qui bouscule les codes* (Eyrolles, 2018). Sur son blog lesmainbaladeuses.com, elle brosse le portrait d'artisans parisiens.

LA VIE. Comment est né votre blog ?

MAGALI PERRUCHINI. Mon premier article racontait l'histoire de Thierry Millet, ancien commercial devenu réparateur de parapluies. À partir de ce « parcours fait main », je suis allée à la rencontre d'histoires de vie qui faisaient écho à mon propre cheminement. Dans une ancienne vie, j'étais salariée en agence de communication. Je suis moi aussi une « reconvertie ».

Que reprenez-vous des artisans que vous avez photographiés ?

M.P. Qu'ils soient céramiste, préparateur motos, sérigraphe ou distillateur... ce sont des entrepreneurs. Ils révèlent les nouvelles aspirations qui infusent dans notre société : revenir à plus de simplicité, d'authenticité, de qualité, répondre à sa vocation tout en œuvrant pour le collectif. L'artisanat porte des valeurs qui me sont chères, à contre-courant du modèle dominant.

Comment expliquez-vous cette reconversion manuelle à l'ère numérique ?

M.P. Cette révolution nous a fait plonger dans l'immatériel et a conduit à une perte de sens au travail. Les reconvertis aux métiers manuels veulent retrouver de l'autonomie, revenir au concret, maîtriser la chaîne de production de A à Z, exprimer leur créativité... Ce que les *bullshit jobs*, ces « métiers à la con » évoqués par l'anthropologue David Graeber, n'offrent pas malgré l'image statutaire qu'ils véhiculent. **M.M.**

PROLONGEZ CES PAGES

RCF RADIO Bien vivre Spiritualité sur RCF le jeudi 21 mars, à 12 h 30.

Avec Stéphanie Combe, en direct, au micro de Melchior Gormand dans *Ça fait du bien*. Fréquences RCF au 04 72 38 62 10 ou sur www.rcf.fr